

CONSERVATOIRE : Concours de danse. — RADIO-PARIS : L'Etoile, de Chabrier. — OPERA : La Vie de Polichinelle, ballet de Mme Claude Séran, musique de M. Nabokoff.

C'est un bien agréable spectacle matinal que le concours de danse au Conservatoire! Dans la vieille et glorieuse petite salle, rajeunie par un éclairage de lustres bicolores, un public peu nombreux est réuni pour voir danser les élèves de Mme Jeanne Chasles qui, après avoir été la plus emportée, la plus tougueuse des ballerines, est devenue la très-érudite et très-docte représentante de la pure tradition classique.

Ces jeunes filles, ces enfants (les lauréates de ce matin ont treize, quatorze, seize ans), apparaissent l'une après l'autre ou groupées en essaims gracieux qui se nouent et se dénouent au son d'une musique chantante et sagement rythmée, ainsi qu'il sied à ces chats innocents. Elles sont vêtues de jupes de tulle — de jupes demi-longues, bien entendu, comme en portait la chaste Tagliani dans *La Sylphide*. L'absence de décor et de tout artifice fait penser par moments à Degas — mais à un Degas gentil, qui consentirait à ce que les danseuses fussent parfois jolies et souriantes. Oh! oui, souriantes! Un peut trop peut-être... Vos bras, mesdemoiselles, vos pieds, vos gestes sourient déjà, et s'il convient que votre visage justifie, par sa gaieté, vos élan, légers et vos bondissements joyeux, il faut éviter d'avoir l'air « heureuses à faire mal au cœur », comme disait Voltaire en parlant de sa nièce trop réjouie.

Le jury a estimé qu'aucune des concurrentes ne méritait de premier prix, ni même de second (pourtant,

Mlle Ediar me paraissait avoir un acquis appréciable, du calme, de la tenue); il a octroyé des premiers accessits à Mlle Delrieu, qui a du charme, à Mlle Charonnat, déjà experte danseuse, à moins de quatorze ans, et à Mlle Bailly, longue et mince oréade aux yeux noirs. Un seul second accessit a été accordé : c'est l'aimable miss Thurston qui l'a obtenu. Moi, j'en aurais donné un autre à la gentille Mlle Vallières, mais je n'ai pas la prétention de m'y connaître...

Il m'a d'ailleurs semblé que, tout en rendant hommage aux heureux efforts de l'éminent professeur et de son charmant troupeau, on ne prenait pas très au sérieux ce concours-là. Pourquoi? Peut-être pense-t-on que l'enseignement de la danse au Conservatoire fait double emploi avec celui qui est pratiqué à l'Opéra? A-t-on raison ou tort? C'est une question qui dépasse ma compétence.

Le poste national Radio-Paris vient de donner deux auditions de *L'Etoile*.

L'Etoile, de Chabrier! Ces mots magiques hantent depuis plus de cinquante ans l'esprit de tous les artistes. Ils obsèdent même les directeurs de théâtres lyriques, car il n'en est pas un qui n'ait rêvé de monter, pour flatter les gens de goût, et de monter comme il mérite de l'être, cet ouvrage légendaire, cher et sacré à tout vrai musicien, cette perle fine de l'opérette française où la bouffonnerie et la verve poétique d'un autre Offenbach s'enveloppent et se parent d'une grâce, d'une élégance, d'une richesse musicales dont le génie de ce dernier n'a jamais eu le souci ni même le soupçon! Est-ce à dire que *L'Etoile* soit entièrement sans tache? Je ne le crois pas : il y a de-ci de-là, dans cette partition délectable, quelques

redites, quelques lenteurs et aussi de ces outrances un peu massives qu'on rencontre parfois chez Chabrier quand il veut forcer sa manière. Mais ces menues erreurs ne comptent pas auprès de tant de beautés.

C'est précisément l'ensemble de ces beautés, c'est cette qualité artistique exquise et supérieure qui rend le petit ouvrage de Chabrier si difficile à présenter dans un théâtre, à cause de l'exécution parfaite qu'elle implique : une exécution où chaque « valeur » ait sa valeur, où chaque « silence » marque un silence, où pas un détail ne soit négligé dans le rendu des accents expressifs ou rythmiques, où la moindre nuance prescrite soit minutieusement observée.

Or, je vous le demande, dans quel théâtre d'opérette trouverait-on les éléments nécessaires à une telle exécution? Ce n'est pas dans les petits théâtres d'opérette moderne, où il n'est question ni de voix ni de chant. Ce n'est pas non plus dans ceux où l'on joue des opérettes importantes : les chœurs y sont souvent médiocres, les orchestres généralement restreints et soumis à l'odieuse régime des « remplacements », les répétitions toujours réduites au minimum. Quant à l'Opéra-Comique, nous savons par les représentations des *Brigands* qui y furent données il y trois ans, comment la plupart de ses pensionnaires comprennent la bouffonnerie : or, le livret de *L'Etoile* a grand besoin d'être défendu! Lors de la création, l'affiche portait au moins trois noms qui étaient garants d'une interprétation pétillante : ceux de Daubray, de Jolly et de Paola Marié. Mais j'ai peine à croire que l'exécution musicale, aux Bouff's, en 1877,

avec un tout petit orchestre, fût ce qu'elle aurait dû être.

Celle du poste Radio-Paris a été, musicalement parlant, irréprochable.

Pour ceux qui, comme moi et, je pense, la plupart des auditeurs, ne connaissaient pas l'orchestration de *L'Etoile*, quelle aubaine de s'en voir révéler les enchantements par la toute puissante baguette de M. Inghelbrecht! Il est impossible de mieux comprendre, de mieux ressentir Chabrier, ni de mieux savoir en extirper la sève. M. Inghelbrecht a souvent prouvé de quoi son ardente adaptation à Chabrier était capable, mais rarement, comme semble, autant que dans ces deux auditions de *L'Etoile*. La façon dont il avait stylé son remarquable orchestre et ses excellents choristes, dont il avait infusé aux chanteurs bien choisis et soigneux (Mmes Holley, Faroche et Jane Morlet, MM. Paul Maquaire, Rousseau, Prigent et Zucca) l'âme multiple de cette musique tour à tour séraphique et endiablée, et surtout l'ardeur électrisante de son impulsion le désignent impérieusement pour diriger *Le Roi malgré lui*, quand le moment viendra — et il l'aura bien qu'il vienne — de réhabiliter cet éblouissant chef-d'œuvre dans l'esprit de ceux qui ne le connaissent qu'à travers les pitoyables représentations d'il y a quelques années.

L'Opéra vient de donner l'un des plus jolis ballets qu'on y ait vus depuis bien longtemps, *La Vie de Polichinelle*.

En six tableaux prestes et mouvementés, se déroule la biographie mimée et dansée de ce célèbre personnage. On le voit d'abord enfant, commettant ses premiers méfaits, puis adolescent, s'essayant déjà aux bouffonneries. On as-

siste à son idylle enfantine avec une petite amie qu'il épouse plus tard puis qu'il abandonne pour une acrobate. Le voilà maintenant acteur populaire, acclamé par la foule, triomphant, insolent, et heureux auprès de son amante. Aussi la pauvre Mme Polichinelle est-elle bien mal inspirée en venant lui faire une scène de jalousie, car il s'avise aussitôt d'un excellent moyen pour la faire taire : c'est de la jeter dans un puits. On l'arrête et on le fusille. Mais Polichinelle est immortel : il ressuscite et, au milieu d'une joie unanime, s'apprête à continuer sa glorieuse et malfaisante carrière.

Voilà un scénario clair, divertissant, riche en épisodes dramatiques et plaisants, offrant au compositeur maints prétextes à se montrer tantôt dramaturge, tantôt allègre inventeur d'airs et de rythmes dansants, offrant à la mise en scène toutes les ressources du dix-huitième siècle vénitien, se prêtant à une chorégraphie variée, tumultueuse, cocasse ou gracieuse.

Ces attraits divers permis, ou plutôt impliqués, par l'ingénieux livret de Mme Claude Séran, sont presque tous réunis dans le nouveau spectacle. M. Pruna a imaginé des décors et des costumes d'un goût ravissant, où les rapports les plus délicats de couleur et de forme sont ménagés avec un tact raffiné et qui, pourtant, sont d'un effet théâtral net, direct, excellent. M. Serge Lifar a eu le grand mérite, dans son interprétation du rôle de Polichinelle, comme dans sa composition chorégraphique, de faire peau neuve, de résister à ses tendances ethniques, de dé-laisser ce que son art a d'un peu barbare, pour s'assimiler au sujet si latin qu'il avait à servir. C'est le fait d'un

véritable artiste et qui mérite autant d'applaudissements que sa brillante performance personnelle. Comment ne pas citer dans la distribution M. Peretti, toujours impeccable ; Mlles Simoni, Didion, M. Guylainé, et enfin Mlle Micheline Bardin, une fillette qui, dans une scène de flirt avec le petit Polichinelle, a charmé toute la salle.

Et tout cela est extraordinairement vénitien. Aussi vénitien que pouvait le souhaiter Mme Claude Séran, elle qui, si Venise n'existait pas, l'aurait certainement inventée.

Une seule chose, dans ce spectacle, n'est pas vénitienne : c'est la musique. Il faut dire que le choix de M. Nabokoff a de quoi surprendre. Comment expliquer que, pour mettre en musique un semblable scénario, on se soit adressé au musicien le moins indiqué pour cela? M. Nabokoff, qui a beaucoup plus de talent qu'il ne le croit lui-même (ainsi qu'il s'en apercevra le jour où il consentira à jeter par-dessus bord toutes les absurdités « modernes » dont il affable naïvement sa musique, l'enlaidissant à plaisir au nom de je ne sais quelles doctrines ridicules et déjà périmées), M. Nabokoff, qui a du tempérament, des idées et une espèce d'habileté, n'est pas, malgré tout, le musicien qu'il fallait à Pulcinella, si ce n'est dans les moments de grimace et de contorsion. Il n'est surtout pas l'homme du dix-huitième ni de Venise.

Mais, je dois le dire, sa musique, si elle étonne et détonne en cette circonstance, ne nuit pas au plaisir du spectacle et, en deux ou trois endroits, y ajoute même une sorte d'agrément acidulé.